

Dialogue sur l'Art

entre un Français et un Marocain de Fez

A Fez. Salon luxueusement décoré. Sur les tapis, sur les étoffes brodées et les mosaïques, partout se poursuivent les caprices des artisans. Sans cesse les rythmes se répondent — la forme régénère la forme.

Au cours du dialogue, des musiciens Marocains se font entendre, ainsi qu'un orchestre européen, celui-ci invisible.

Le Marocain. — Sois le bienvenu ! la musique ce soir n'est pour nous qu'un prétexte ; la joie est dans notre rencontre. Quel plaisir de causer longuement avec toi !

Le Français. — J'y suis tout disposé, mais nos propos — fussent-ils dignes des dialogues antiques — paraîtraient bien ternes auprès de vos chansons andalouses et des fines réponses des violons !

Le Marocain. — Est-ce bien sûr ? Suivre la pensée d'un ami me procure une émotion incomparable ! cette pensée va de sa parole à la mienne, et revient, et retourne, et semble s'enivrer de l'excès de ses changements. Elle bondit comme la flamme succède à la flamme (1).

Le Français. — Causons donc librement, chacun suivant notre tournure d'esprit ; ne craignons pas de mettre en relief ce qui nous sépare ; nos propos ainsi se compléteront.

Le Marocain. — A moins qu'ils ne se contredisent au point d'obscurcir étrangement ce dialogue, et de le priver de toute conclusion.

Le Français. — Pourquoi conclure ?

Le Marocain. — Le Français n'est-il pas avide de clarté et de rigueur ?

Le Français. — Clarté, rigueur et toutes logiques ! laissons ces cruautés au géomètre ! Les réflexions les plus fécondes sont celles où notre esprit s'efforce à réunir les thèses les plus opposées.

Le Marocain. — Nous paraîtrons inhumains en offrant ainsi des énigmes.

Le Français. — Peut-être voudrais-tu avec d'aimables propos tisser un lumineux déguisement de la complexité des choses (2) ?

Le Marocain. — Cette définition de l'esprit littéraire est amusante ;

(1) Paul VALÉRY, *L'Ame et la Danse*.

(2) Paul VALÉRY, Discours de réception à l'Académie Française.

rien ne trouve donc grâce devant toi : crois bien que si ton ironie me séduit, je ne me laisserai pas gagner par ton scepticisme habituel.

Le Français. — Je pourrais te répondre que ce scepticisme lui aussi est un jeu de l'esprit. J'aime mieux t'en laisser juge, et te rapporter la parole d'un de nos poètes. (1)

Si la lumière du ciel étale toute sa richesse sur nos jardins, c'est que chacune de ses fleurs peut se parer à sa manière, en retenant la couleur qui lui va. Et de même, la musique nous apparaît surnaturelle et divine, à faire naître dans ton âme et dans la mienne des échos si différents. N'est-ce pas là une énigme charmante ?

Le Marocain. — Au fait, quelle impression te fait notre musique ? Que vas-tu dire à son sujet ?

Le Français. — Ne compte pas tirer de moi d'étonnantes épithètes en échange des beautés de ta Musique.

Peut-être me plaira-t-elle au point de me défendre de préciser mes pensées. Mais cela est peu probable. J'essaierai néanmoins de la comprendre, en la rattachant aux musiques qui m'ont charmé jusqu'ici. A travers mes souvenirs, la mélodie arabe pourra-t-elle se développer sans que sa ligne se déforme, ou sans qu'elle me heurte ?

(On entend une mélodie marocaine accompagnée d'un luth et d'un violon.)

Le Marocain. — O mélodie ! quelle légèreté inépuisable dans ses traits, quelle pureté au milieu de sa riche parure ! les volutes sonores se forment et s'effacent, et la voici qui bondit et se dégage de ces festons. Puis elle se pose et semble se défendre de respirer, et je l'entends qui réapparaît à l'appel du luth... plus loin c'est le violon qui l'a sauvée (2).

Le Français. — Crois-tu que ce chanteur se flatte d'improviser d'autres prodiges que des vocalises, des trilles et autres accessoires, il ferait mieux de s'en tenir aux airs que son maître lui apprend au cours du soir.

Le Marocain. — Ne méprise pas les arabesques que l'élan et le goût de cet artiste réglèrent : sois attentif à ces dessins, si subtilement modulés, si soigneusement placés. La mélodie semble quelquefois s'arracher de sa propre forme, mais malgré le désordre qui l'environne, sa ligne se retrouve à chaque pas.

(1) Poète au nom inconnu.

(2) Cf. Paul VALÉRY, *L'Âme et la Danse*.

Le Français. — Il est vrai ; mais cette ligne mélodique nous paraît souvent étrange ; cela tient semble-t-il à l'emploi d'une gamme factice.

Le Marocain. — Excuse-moi, cher ami, si je te contredis sur ce point : c'est bien votre gamme européenne qui est conventionnelle, et elle seule repose sur des artifices et des compromis. Les notes de notre gamme chromatique se suivent à des intervalles si menus que ton oreille les apprécie difficilement ; et au moyen de cette échelle aux degrés si rapprochés, les grands savants de l'Islam ont établi vingt-quatre modes, dont chacun définit un type de mélodie.

Le Français. — Je reconnais en toi un digne successeur d'Al Farabi et d'Avicenne !

Le Marocain. — Tu sais fort bien que nous n'avons pas hérité de leur esprit scientifique, aussi la plupart de leurs théories furent oubliées.

Malgré cela, les musiciens de Fez ont su conserver sans défaillance toute la sensibilité vibrante de leurs ancêtres andalous ; les modes les plus beaux de l'Orient animent toujours leurs chansons, et c'est par quarts de ton que se brodent leurs vocalises !

Or, chose admirable ! les gens de Damas et ceux de Bagdad, héritiers eux aussi des traditions islamiques, utilisent ces mêmes modes, et les nomment à peu près comme nous.

Le Français. — Quel raffinement ! Et voici que maintenant ces modes anciens apparaissent aussi dans la musique européenne, en France, comme chez les Russes et en Espagne.

(On entend Orientale, Chant d'Espagne, d'Albeniz, joué par l'orchestre invisible.)

Le Marocain. — Cette musique me paraît magnifique.

Le Français. — Plaçons-la donc à côté d'une de ces romances si prisées à Fez : vous les appelez, je crois, des mouals.

Un musicien marocain chante un moual accompagné par l'orchestre arabe.)

Le Français. — J'ai vu l'enchantement sur ton visage. Cette musique doit évoquer en toi bien des choses ! des formes jeunes et souples s'éveillant à l'Amour ! mais quel amour ?

Le Marocain. — Ni celui-ci, ni celui-là, et non point quelque banale aventure ! Ce chant n'est pas celui d'une passion suppliante, ni la joie d'un amant reconnaissant. C'est une création surnaturelle !

Le Français. — La musique est en effet le plus bel effort de l'âme humaine pour échapper à sa misérable enveloppe, et aussi aux servitudes de la Pensée.

(*Leit-Motiv*) (1).

Heureux le musicien ! Sa fiction est au delà des fictions du Poète !

Le poète est prisonnier d'un langage fait pour les besoins de la vie, et les mots recherchés par son inspiration résonnent souvent dans nos cerveaux de leur sens vulgaire.

Le musicien dispose de matériaux plus raffinés ; les sonorités de l'orchestre sont toujours pures et c'est de bijoux inaltérables qu'est façonnée la mélodie.

Le Marocain. — Pourquoi donc vouloir y ajouter le reflet de quelque désir d'amour ?

Une telle entreprise ferait penser au travail de ce statuaire byzantin qui s'obstinait à sculpter la forme d'une belle adolescente en taillant dans des matières précieuses ; il disposait d'ivoire, d'or, d'argent et de cristal. A sa confusion, le sujet disparaissait toujours, ce n'était qu'un reflet perdu au milieu des mille reflets de sa statue (2).

Le Français. — Mieux eût valu qu'il composât avec ces riches éléments une mosaïque, éblouissante de feux harmonieux !

(*Leit-Motiv.*)

Le Marocain. — La mélodie n'évoque aucun visage, ni même la caresse d'un regard ; elle possède cependant une vie et une pensée, en dehors de tout poème et de toute peinture.

Le Français. — Mais quelle est sa destinée ?

Le Marocain. — Une fois éclos, la mélodie ne connaît pas de trêve, et retourne sans cesse sur sa propre ligne — de même la tourterelle dans son hymne au Créateur répète le nom du Très-Haut et rien de plus, ne s'arrêtant que pour épier la réponse de la Nature — et pareillement, la mélodie après les gazouillis des luths reprend et s'élance parmi les frissons des violons... toute haletante.

(*Leit-Motiv.*)

(1) Le Leit-motiv est formé d'un thème de Manuel DE FALLA (*Andaluza*) joué par une flûte accompagnée en pizzicato par un violon.

(2) Parabole indiquée par M. BOUSQUET, des *Cahiers du Sud*.

Le Français. — Ta conception de la musique me plaît beaucoup, mais je crains qu'elle ne choque bien de délicats artistes.

Pour ceux-là la Musique est le langage des émotions, elle reflète les passions humaines. C'est à la sensibilité qu'elle s'adresse.

Lorsque ces natures d'élite dépeignent les sentiments si divers qui traversent leurs cœurs à l'appel de la musique, comment douter de leur sincérité ? il m'arrive parfois de les envier secrètement !

Elles seules, peut-être, comprennent vraiment la musique, et l'éclairent de leurs confidences poignantes.

Le Marocain. — Quant à moi, je ne me lasse pas de l'écouter, et de m'entretenir de merveilles avec moi-même.

Mon esprit est sans cesse attentif aux retours de la mélodie. Je la suis, je la retrouve et ne puis jamais la perdre et me complais à ses modulations et à ses ornements. Ma sensibilité est toujours en éveil. Crois-le bien ; la musique m'émeut... mais c'est à sa façon.

Le Français. — Est-il possible que tu distingues cette émotion musicale des autres émotions humaines qui de force envahissent ton cœur ? Tous ces remous de ton âme se réunissent sans doute, et se fondent dans un rêve confus et délicieux.

Le Marocain. — Oui. Écoutons sans le désir de préciser ; suivons le renouvellement incessant de la chanson et confions-nous à son rythme... Tout notre être soumis se recueille, et nos passions et nos souffrances se résignent à ne plus apparaître (1) !

Le Français. — Votre musique t'apporte donc la joie ?

Le Marocain. — Notre chant délivre l'âme entière de l'esprit du mensonge et de la parole inquiète.

(On entend un moul.)

Le Français. — Ce chant t'apporte-t-il la joie ?

Le Marocain. — Il est fait pour perpétuer en une heure délicieuse le souvenir des joies du passé. Ce passé est bien loin ! il n'y reste aucune ombre, ni le souci du moment qui va suivre.

Remercions Dieu d'avoir permis cette tranquillité de nos âmes, ce repos d'entre les repos.

Le Français. — Oui, cette musique est sereine et fort bien ordonnée ;

(1) Cf. P. VALÉRY, *L'Âme et la Danse*.

les timbres s'y combinent heureusement. Il y manque cependant quelque chose. Chez nous la mélodie s'appuie toujours sur quelque accompagnement ; dans nos orchestres chaque instrument dessine une partie de l'œuvre et entre elles, quelle harmonie ! quelle richesse sonore !

Le Marocain. — Comment pouvez-vous porter votre attention sur tous ces airs ? L'intelligence poussée à cette limite semble se livrer à des exercices d'acrobate. Cela fait penser au joueur d'échecs qui conduit en même temps douze parties. Pourrais-tu lire à la fois plusieurs romans ?

Le Français. — N'exagère pas ! les différents thèmes de notre orchestre s'apparentent et forment une construction pleine de relief.

Au contraire, vos musiciens jouent tous à l'unisson : cela paraît monotone, et même d'une certaine naïveté.

Le Marocain. — C'est là un jugement bien superficiel et je sais que ce n'est pas le tien. La musique occidentale, en s'enrichissant par l'harmonie, n'a-t-elle pas dû en même temps se priver de l'usage des modes grégoriens et de ceux de l'Orient ?

L'art musical y a-t-il gagné ?

Le Français. — Je le vois, seule la mélodie te plaît. Ce n'est pas tout dans la Musique !

Le Marocain. — Certes, mais on peut concevoir une musique dont l'inspiration ne serait que mélodique.

A ce propos, je désire te demander s'il est possible d'harmoniser nos mélodies et de les faire entendre sans la moindre déformation au-dessus des accords de votre musique ?

Le Français. — Tu soulèves là un problème original et fort complexe. Bien des musiciens français s'y attachent actuellement.

(L'orchestre européen joue quelques morceaux modernes d'inspiration orientale.)

Le Français. — Voici qu'en Europe refleurissent les plus belles mélodies de l'Orient ; elles ont gardé toute leur pureté, au milieu d'un orchestre plein de coloris et de dissonances troublantes.

Le Marocain. — Que de nuances charmantes dans les timbres ! cela est admirable !

Je crois que si vos orchestres nous offraient parfois de telle musique, nous arriverions à la goûter comme vous et elle pourrait inspirer nos musiciens et même nos poètes.

Le Français. — J'en suis convaincu : vos oreilles sont peut-être plus fines que les nôtres, et votre imagination est toujours en éveil. Toi-même malgré ton exposé transcendant de tout à l'heure sur la musique pure, je te devine d'une sensibilité extrême.

(On entend le boléro de Ravel.)

Le Marocain. — Oh ! merveille ! J'ai surpris les mains et les talons de nos hôtes s'agiter, et s'essayer à frapper eux aussi le rythme de ce Boléro ! Oh ! puissance du rythme !

Le Français. — Il poursuit sans cesse ses alternances de fortes et de faibles comme dans vos noubet andalouses (1).

Le Marocain. — Nos tambourins marocains dessinent des rythmes fort vivants et curieusement ornés ; les battements légers s'enchevêtrent avec d'autres plus sourds.

Si Mohammed va nous battre quelques rythmes.

(Démonstration de rythmes marocains.) (2)

Le Français. — Ces rythmes sont réellement pittoresques, mais je les trouve bien difficiles à retenir.

Comme ils sont différents de nos cadences ! ils en sont aussi éloignés que le carré et le triangle le sont de la savante polygonie des rosaces de vos médersas !

Le Marocain. — L'Art, à son insu, procède de la Science : nos algébristes avaient établi autrefois de nombreuses combinaisons rythmiques. Nous en avons gardé quelques-unes.

Le Français. — Ce que je trouve étrange, c'est que vous ayez adopté les plus compliquées.

Le Marocain. — Les plus compliquées ? est-ce bien sûr ? Si tu les nommes ainsi, c'est que ta mémoire est inhabile à les reproduire fidèlement : tu restes sous l'impression de cadences plus naïves ; celles de la polka ou de la valse, ou d'autres analogues.

Chacun de nos rythmes est en fait une pensée musicale qui a sa teneur et son élan.

(1) Une *nouba* est une suite de chansons andalouses anciennes. C'est la musique classique des Arabes : elle est exécutée par un orchestre d'une douzaine de musiciens, qui chantent et jouent à la fois.

(2) Voir *Mercur* de France 15 Février 1937. *Le Plaisir musical chez l'Européen et chez l'Arabe*, étude de Pierre Féline.

Il circule alerte et gracieux : l'Arabe semble attiré par ses retours obsédants, qui trouvent écho dans son être physique.

Le tambourin martèle le temps selon sa fantaisie, selon le cycle de son caprice.

Le Français. — Le Poète a dit :

« Rien ne résiste à l'alternance des fortes et des faibles... Battez, battez!.. La matière frappée et battue et heurtée en cadence ; les peaux frappées et les tambourins agitant leurs cymbales, les paumes des mains et les talons en cadence forgeant joie et folie, et toutes choses, en délire bien rythmé, règnent (1) ».

(On entend le finale endiablé d'une nouba andalouse.)

Le Français. — Tout le monde frappe et chante à la fois, et quelque chose grandit et s'élève.

Le Marocain. — Dans ce finale en délire, le rythme suit pas à pas la mélodie. Il en est de même dans la plupart de nos chansons andalouses, qui furent composées sur des poésies classiques. Dans leurs vers, les mètres prosodiques ont à peu près disparu et furent remplacés par des rythmes musicaux.

Dans nos mouals, au contraire, le tambourin se tait et la mélodie évolue sans aucune attache rythmique.

Je vais prier Abd El Wahab El Fassi de nous chanter une romance de sa composition. Tu y reconnaitras l'influence de la musique égyptienne moderne.

(Abd El Wahab joue.)

Le Français. — Quel musicien original ! ses vocalises utilisent les intervalles les plus ténus : sa voix souple alterne avec les fines dentelures du luth, et vers la fin voici qu'elle s'adoucit et s'abaisse, et la mélodie semble se perdre dans les arpèges de l'instrument.

Invite-le encore à jouer.

(Abd El Wahab joue une autre mélodie.)

Le Français. — Les vocalises si variées qui fleurissent ces cantilènes, les fines dentelures du luth et les réparties alertes du violon se plaisent dans ce décor merveilleux ; les tapis aux chaudes couleurs, les broderies légères et les mosaïques de faïences rayonnent aussi de nuances innombrables.

(1) Paul VALÉRY, *L'Ame et la Danse*.

Le Marocain. — Suis ces dessins capricieux : à leurs ondoiements s'évanouit toute attention ; les arabesques se poursuivent pour le seul jeu de subtiles modulations, sans rien figurer du réel ; aux portières étincelantes et aux ceintures brochées d'or, des doigts agiles ont brodé des bordures touffues, d'où les soies s'élancent en rameaux plus aérés.

Le Français. — Les répliques de ces motifs sont, semble-t-il, éparpillées sur les coussins qui jonchent les tapis et les divans.

Je voudrais vivre au milieu de ces courbes mouvantes et saisir ces rythmes qui s'enchevêtrent, et les voir se régénérer encore !

Le Marocain. — Que ton esprit considère d'abord le parterre harmonieux qui s'étale au centre de ce riche tapis, puis qu'il s'envole et se déplace au milieu des soies jolies, et des fils d'or et des cuivres ciselés ; le rythme flexible qui anime les étoffes est bien celui qui ondulait tout à l'heure la mélodie ; il nous prend, il nous enchante !

(Leit-Motiv.)

Le Français. — On dit que la Musique est un langage unvièrsel, et quelle joie si cela était vrai ! si l'Art pouvait contribuer à notre union. Mais crois-moi, ce remède magique ne peut s'appliquer qu'à des âmes déjà sympathisantes.

Le Marocain. — Cependant, les chants des violons et des flûtes, ceux des hommes traduisent partout la même œuvre.

Le Français. — Oui, mais chaque sensibilité, chaque intelligence répond selon sa nature propre à l'appel de la musique ; chacun de ces échos a son individualité.

(Leit-Motiv.)

Ne disons pas que la Musique est un langage universel ; rien ne marque mieux un peuple que ses chansons, et c'est par les œuvres de ses artistes, par leurs modèles de Beauté, que toute nation entre dans l'Histoire.

(Leit-Motiv.)

Le Marocain. — Cet art hispano-mauresque qui nous imprègne et qui te fascine, cher ami, nous le comprenons cependant bien différemment : je crains que cela nous sépare.

Le Français. — Vois le contraire — si cet art nous attire et vous sub-

jugue, c'est en raison même d'une qualité commune à nos deux races : le sentiment de la forme et son culte.

Les improvisations de vos artistes ne dessinent que des symboles et se détournent des visages de la Nature. Et pourtant l'harmonie et les nuances de leurs œuvres sont incomparables !

Les hommes ont produit au jour des œuvres que la Nature elle-même ignore. Les artistes et les poètes sont arrivés à ravir aux Dieux un pouvoir qu'elle n'a pu obtenir.

Le Marocain. — Notre idéalisme te séduit, et te voici attiré par les reflets de notre civilisation. Mais ces reflets ne formeront devant toi qu'un mirage trompeur, si cet attrait pour nos arts se mêle aux spéculations habituelles de ton esprit.

Le Français. — Que ton inquiétude disparaisse !

Cet attrait se double au contraire de mon affection profonde pour vos artisans (1).

Je ne me lasse point de les admirer, et me complais à les suivre au long de leur travail. La matière se met à briller sous l'outil et s'anime ; et voici que des figures s'épanouissent, des rosaces et des étoiles rayonnent, et de magiques enceintes se font et se défont.

Nos gestes sont comme une impure matière en regard des mouvements des doigts de l'artisan (2) ; il improvise à chaque instant par touches aventureuses..., le dessin se précise, la ligne caressée et flattée s'élance, et l'artiste est attentif à la contenir, à la reprendre, à l'orner.

L'esprit guidant ces doigts agiles se plaît à inspirer la flûte champêtre, et la module, et pousse le berger à user son âme dans les retours incessants de la mélodie.

Le Marocain. — La vie ruisselle dans ses lignes divines : l'Idée régénère l'Idée ; comme nous ne pouvons aller à l'Infini ni dans le rêve ni dans la veille (3), notre âme revient toujours sur elle-même...

Le Français. — La flûte se plaît au retour de son chant...

PIERRE FÉLINE.

(1) Jusqu'à la fin du dialogue, la flûte du berger déroule de merveilleuses arabesques.

(2) Paul VALÉRY. Les phrases environnantes développent sa pensée.

(3) Après le crescendo des lignes précédentes, cette phrase (de Valéry) doit être dite sur un ton brusquement adouci ; le Marocain semble saisi d'humilité.